

Patrick Varetz

Bas monde

**PATRICK
VARETZ**

P.O.L

Bas monde

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

JUSQU'AU BONHEUR, *roman*, 2010

Patrick Varetz

Bas monde

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1627-5
www.pol-editeur.com

*Je n'étais qu'une voix hantée par l'avenir,
bien décidée à vaincre.*

François Augiéras,
Le Voyage des morts

PREMIÈRE PARTIE
FAUSSE COUCHE

Un

(Verbe)

Je n'appartiens pas à ce monde et j'ignore qui m'y a jeté et pourquoi. Tout, ici, vous contraint au bonheur, justement parce que ce n'est l'inclination de personne. Bientôt, on me réclamera des sourires, on s'extasiera de mon apparente désinvolture à accepter les événements, fussent-ils incompréhensibles et violents. Pour l'heure, je m'éveille d'une torpeur qui ne se conçoit pas. Le souffle de mon père, raboté par la rage, caresse l'oreille de ma mère. Les rôles sont ainsi distribués, depuis toujours, qu'il n'est nul besoin d'introduire plus avant des personnages qui – sous peu – auront tout loisir de s'agiter pour se différencier. Je ne sais pas d'où je viens, mais je sais précisément à qui j'ai affaire. Ce salaud – c'est ainsi que ma mère le désigne – lui frôle la joue de son haleine. De sa bouche sans lèvres, vidée de mots, il goûte le sel des larmes qu'il provoque

et – l'immonde saloperie – s'en émeut. Paradoxalement, cela excite sa contrariété. Son ventre, sa gorge et ses mains se nouent : ses mains seules, trop petites, se révélant impuissantes à absorber le trop-plein d'une colère qui l'égare.

En vain, il cherche des insultes qui pourraient – la renommant – parer cette femme d'un attrait nouveau. – *Peau, pocheteé, putain!* Il a déjà épuisé, pour son malheur, son maigre quota de vocabulaire. Sa bouche – la bouche sans lèvres à présent salée de mon père, pincée sur sa colère, car privée de mots pour exprimer jusqu'à son impuissance – se glisse en force contre l'oreille de ma mère. C'est une chose immense, qui me dépasse : un paysage de chair, où l'ombre – dans un combat sans enjeux – le dispute à la lumière. Tout ce que je devine, je l'aperçois très précisément. Il lui souffle à travers le crâne une haleine éthérée et rance, censée chavirer le peu d'idées qu'elle parvient à rassembler. Violette – ma mère –, dépouillée trop tôt et en d'autres circonstances d'une part de ses facultés, est incapable de se raccrocher, les analysant, aux sensations qui l'assaillent. C'est à moi qu'il revient d'accomplir ce travail. Il émane, d'entre les dents de cet homme, une chaleur acide presque sucrée qui évoque la bière et l'urine, et puis une amertume, une aridité – écœurante et insondable –, plus puissante que le tabac.

Mais tout cela, qui provoque le frisson, n'est rien comparé aux vapeurs de sulfure d'hydrogène qui planent à la surface de sa peau.

Mon père, ce salaud – je ne sais trop par quel nom il me faut le nommer –, transporte partout l'odeur d'une déchéance annoncée (et peut-être en partie consommée). Il a beau se récurer la peau, la frotter à celle plus laiteuse des entraîneuses du Bar Royal, rien n'y fait. Suivant les jours, la température et le taux d'hygrométrie, il trimbale une odeur qui – selon mille variations – fluctue de la saumure de poisson à l'œuf pourri. Ma mère et moi – s'il m'est permis ici de plaisanter – le sentons arriver : cette pestilence chimique s'apparente aux prémices, inexorables, de sa colère.

Il la colle – ce salaud – contre le mur, et respire sans précaution de cette même respiration qu'elle peine déjà à trouver pour nous deux. Ils ont passé, elle et lui – et moi, qui n'aurais pas dû être là –, une partie de la nuit à danser. La bouche égarée dans ses cheveux, il lui agrippe les poignets et elle veut croire, un instant, qu'il la force à l'enlacer. Cette saloperie, dans la lubie qu'il poursuit, cherche peut-être à prolonger les festivités de la veille. Il piétine sur place, fixe bêtement le papier peint devant lui tandis qu'elle s'affaisse entre ses jambes. Il a déjà oublié,

comme à chaque fois, l'origine de son emportement. Sa conscience s'efface à mesure que la pression monte. Dépossédé de sa raison, il contemple – mis brutalement devant le fait accompli – et son impuissance à diriger sa vie, et la vulnérabilité qui frappe à présent celle qui la partage. – *Trainée, sale peau, putain!* Il peine à convoquer d'autres mots pour exprimer le dénuement qui l'emprisonne. Chaque nouvelle insulte provoque une déchirure à la limite de son champ visuel, le piètre décor de son existence menaçant de s'effondrer.

Ainsi, le cercle du temps se déchire. Les filaments nourriciers qui m'entourent s'illuminent et la transparence du monde – celui où l'on me précipite sans plus de raison que cela – m'est soudain révélée. Tout ce qui advient, je m'entends le formuler très précisément, depuis un vide qui ne se conçoit pas. Le don de la parole est une véritable malédiction. Ma mère se laisse glisser le long du mur et mon père la fixe de ses yeux gris. Si elle bouge, tente d'esquiver par avance les coups qu'il retient, il la laissera s'agiter sous l'emprise de son regard. Lui pense aux vexations et aux corrections qu'il a reçues de sa mère, à la passivité de son père qui, n'étant la colère, régirait son quotidien. Il cherche comment lui faire mal avec d'aussi petites mains. Elle se sent partir : une force étrangère, mais

nullement inconnue, la tire à l'autre bout du misérable tunnel de son existence, là où elle est censée mourir.

Violette – ma mère – se laisse guider par un flonflon trompeur. Certaines images de la nuit lui reviennent : cela aussi je l'aperçois, avec un luxe de détails et de sensations qui m'épargne d'embrasser les scènes dans leur ensemble. Pour elle, cela équivaut à reculer pour mieux sauter. On lui tamponne le poignet, tandis qu'elle pénètre dans une salle de bal avec ce sentiment – très net – de s'y noyer. On la bouscule, on s'apostrophe autour d'elle dans un sabir qui lui échappe. Mon père, Daniel – je me résous enfin à le nommer –, s'est empressé de prendre les devants, et ma mère se demande ce que diable elle fait là : plantée au milieu de ces péque-nauds, dans sa robe neuve à gros boutons (la seule – c'est ridicule – à porter des gants dans une fête de village). Il la tire par le bras et, malgré le sac à main qu'elle se refuse à abandonner, l'oblige – lui écrasant les pieds – à danser. Elle pense : *C'est peut-être pour bientôt!* Elle a beau, entre deux valse, se palper le ventre, le renflement qu'elle y détecte n'offre rien de spectaculaire ni de probant. Elle tourne sur elle-même, cherchant systématiquement à fuir le regard qui pourtant lui sert de pivot. Que lui importe de tomber et de se donner en spectacle : le plai-

sir qu'elle éprouve à danser est gâché. Arguant de son retard, elle a su se faire épouser. Tout le reste, à présent, relève de sa seule responsabilité : le calcul des semaines, l'interprétation des symptômes et le constat imprécis des premières transformations. Mais comment s'y retrouver, quand le médecin qu'elle consulte ne parvient pas lui-même à affiner ses prévisions ?

Mon père – ce salaud – la scrute, ou plutôt la fouille de ses yeux gris étrécis, peu et mal armé pour comprendre ce corps qui, s'abandonnant, résiste encore à son désir irrépressible d'en découdre. Que lui reproche-t-elle, exactement ? Il y aurait beaucoup à dire. Est-ce cette odeur, qu'il rapporte de l'usine, qui l'incommode ? Certes, on a rarement fière allure à puer autant. Ne serait-ce pas plutôt cette habitude qu'il a contractée de passer ses soirées au Bar Royal, occupé à y récolter le parfum de ses pouffiasses pour supplanter – tant bien que mal – son ineffaçable pestilence ? J'ignore d'où je viens, mais je l'entrevois, à voir ainsi Daniel – mon père – empêtré dans le soupçon de sa propre odeur. Le désir et la colère, si tant est que ces deux mots désignent des pulsions différentes, relèvent en nous d'une contrariété animale dont nous parvenons mal à nous départir.

Il la frappe. Peut-être cherche-t-il, au début, à se défaire d'une mauvaise impression. Ce salaud avance la main vers son visage, d'un geste involontaire. Ses petits doigts, fendant l'air, se soudent, puis – visant la bouche sans possibilité d'élan – vont heurter la tempe. Il s'y reprend à plusieurs fois, tant le bruit mat qui lui parvient en retour l'irrite. Malgré ses efforts répétés, les chocs s'entendent à peine. Il ouvre grand la bouche et, grimaçant, y trouve un cri qu'il transforme en insultes, puis en menace. – *Putain ! Salope ! Je vais te le faire passer, moi, ton polichinelle !* Il serre le poing et martèle le mur, devant lui. Il tente avec le pied et à plusieurs reprises de la repousser, tandis qu'elle s'accroche à l'un de ses mollets. Ce monde n'est pas le mien, mais, d'instinct, j'y possède le langage qui sert à nommer la violence de mes parents. Dans un relent de bière, de sueur, d'urine et de sulfure d'hydrogène, les mots se précipitent en moi, jaillis d'une torpeur et d'un vide qui ne se conçoivent pas. On pourra toujours, ma vie durant, tenter de me conditionner par de belles paroles, je n'oublierai jamais où le verbe prend sa source : entre les gémissements de ma mère et les aboiements suffoqués de mon père.

Pour Violette et Daniel, mes parents – et, plus fortuitement, pour moi –, c'est ainsi que la réalité advient, et rien ne doit demeurer de ce qui l'a pro-

voquée. En deçà de cette nuit et du flonflon de la fête, il n'est rien qui se puisse concevoir et nommer. J'ignore tout des circonstances de leur rencontre et de la malédiction qui les a poussés l'un vers l'autre. À quoi bon, en effet, tisser une légende flatteuse qui – à chaque nouveau coup porté dans les côtes ou dans le ventre – se laissera démentir. Le couple que forment mes parents, Violette et Daniel, apparaît tout bêtement dans un cadre, posé sur la table de nuit de ma mère. Sur la photo qui les emprisonne, près de leur lit, ils maintiennent un sourire de composition, figé bien avant le déclic de l'obturateur. Lui, dans son uniforme d'aviateur, et elle, dans une méchante robe de confection, délivrent pour l'éternité – et pour eux seuls – une trompeuse interprétation du bonheur.

Leur chambre est aveugle et, par l'unique fenêtre de leur cuisine, on aperçoit cette cour qui donne sur la façade en briques de la maison voisine. À quoi bon, dès lors, s'intéresser à un monde qui – selon la rumeur de la radio – s'enthousiasme partout ailleurs. D'emblée, je déteste mon père pour cette apparence qu'il menace de me transmettre. Égaré et vaincu, il m'apparaît piégé par la rage qui l'étrangle. Sa bouche, privée de l'ourlet indispensable des lèvres, grimace à chaque fois qu'il la desserre pour respirer. À le voir ainsi, penché sur

nous, guettant l'amorce d'une réaction qui pourrait nous compromettre, on dirait qu'il s'obstine à proférer les syllabes muettes des propos orduriers qu'il nous réserve. Ses yeux – d'un gris de pierre – reflètent la repoussante tristesse de qui s'apitoie sur son sort sans le comprendre. C'est un individu de petite taille, un homme à peine fait, dont le visage adolescent demeure vierge de toute empreinte de caractère. Sa nature secrète, celle que son comportement violent trahit, transparait également dans son haleine et cette odeur viciée qu'il trimbale. C'est un être disgracié qui – pas plus que moi – ne possède sa place en ce monde : un type sans bagage et sans avenir, trop vite et mal marié, victime désignée d'un sort contraire. Je sais, par avance, que je prendrai plaisir à le voir vieillir, le renoncement et la solitude abattant au fil du temps ses branlantes certitudes comme autant de mauvaises cartes.

Ils s'appartiennent l'un à l'autre, et le destin qui les rapproche, incidemment, les soude. Toute leur vie, ils persévéreront dans l'erreur, ma mère se refusant au bonheur et mon père au courage. Ce salaud la colle au mur, possédé sans mal par le désir qu'il croit souverain de la rouer de coups. Cependant, il ignore – l'immonde saloperie – à quel point c'est elle qui – déjà – l'attire sur ce versant du malheur qui, sans cesse, se dérobera et plongera sous

leurs pieds. Elle ne veut pas vaciller plus avant et se répandre sur le carrelage de la cuisine, aussi elle s'arrime à cette jambe de pantalon et entreprend de négocier un temps mort. – *Salaud, aide-moi à me relever!* Voilà à présent qu'elle lui intime un ordre, tant la tête commence à lui manquer. Elle tire sur le tissu qui, sous le genou, forme une poche. – *Tu vois bien que je n'y arrive pas, salaud!* Ce « salaud » est la seule insulte qu'elle s'autorise, mais celle-ci prend, prononcée sous l'effet de la peur, une coloration rauque de menace. – *Salaud!* Elle s'accroche à ce mot, sans illusion quant à son pouvoir réel de dissuasion, mais impatiente d'y puiser des forces nouvelles et, peut-être, une détermination en tout points comparable à celle de son tourmenteur. – *On ne peut pas rester comme ça, bon dieu, fais quelque chose!* Et voilà maintenant qu'elle lui claque au visage sa foutue impuissance à prendre une quelconque décision.

Il faut être deux, à l'évidence, pour tenter l'aventure. On se cramponne l'un à l'autre et, vaille que vaille, l'on tente de rallier un avenir meilleur. Certains prennent des coups, d'autres en donnent. C'est la règle du jeu et elle semble édictée depuis toujours par des esprits malins. Une mécanique irrépessible – pour peu que vous ayez succombé à l'injonction de fonder une famille – vous pousse à

Achévé d'imprimer
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2275
N° d'édition : 241482
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France



Patrick Varetz
Bas monde

Cette édition électronique du livre
Bas monde de PATRICK VARETZ
a été réalisée le 16 avril 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818016275 - Numéro d'édition : 241482).
Code Sodis : N52258 - ISBN : 9782818016299
Numéro d'édition : 241484.